

## Compte rendu

---

### Ouvrage recensé :

Octave DEBARY et Laurier TURGEON (dir.), *Objets et Mémoires*. Paris et Québec, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme et Presses de l'Université Laval, 2007, 249 p., bibliogr., fotogr.

par Olivier Wathelet

*Anthropologie et Sociétés*, vol. 31, n° 3, 2007, p. 249-251.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/018398ar>

DOI: 10.7202/018398ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

nombre et les caractéristiques des personnes interrogées, car cela enlève beaucoup à la démonstration.

L'étude montre une prise en compte par les dirigeants d'entreprise de la problématique environnementale et leur ouverture au développement durable pour autant que cela ne remette pas en cause la croissance économique ni la consommation, ce qui semble être en totale contradiction avec les mouvements écologistes volontiers anticonsuméristes. L'échelon national (gouvernement) mais plus certainement international est reconnu comme celui des régulations politico-économiques pertinent à l'aune de l'environnement. Les dirigeants accusent ainsi les pays du sud de menacer l'environnement, car ils sont surpeuplés, sans législation réelle, ils épuisent les ressources et sont donc pollueurs ; les gouvernements à cause de leur mauvaise gestion publique ou de leur déclin ; et les consommateurs qui, par leurs choix empêchent « l'entreprise de faire de l'environnement une qualité première de ces produits » (p. 181).

Ainsi Corinne Gendron voit dans les discours de l'élite économique des points de rupture avec le paradigme industriel fordiste. D'une part parce que le bien-être n'est plus seulement vu comme uniquement économique, mais aussi social en intégrant une dimension écologique. D'autre part, parce que les dirigeants deviennent peu ou prou perméables à la rhétorique environnementale et du développement durable – l'auteure distingue cinq profils type de dirigeants, des plus sensibles aux moins sensibles à l'environnement.

Elle en arrive alors à la description du « paradigme sociétal en émergence » (p. 239) avec le progrès s'incarnant non plus dans l'industrialisation mais dans « une économie hautement technologique peu intensive sur le plan écologique » (p. 239), avec une « dématérialisation de la consommation » et un « transfert de coûts écologiques vers le Sud » (p. 241).

En concluant sur ce point, Corinne Gendron nous laisse bien sûr sur notre faim et nous questionne sur cette nouvelle régulation capitaliste... mais cela devrait faire l'objet de bien d'autres thèses.

Philippe Lorenzo  
Sciences sanitaires et sociales  
Université de Picardie, Amiens, France

Octave DEBARY et Laurier TURGEON (dir.), *Objets et Mémoires*. Paris et Québec, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme et Presses de l'Université Laval, 2007, 249 p., bibliogr., photogr.

Sous l'apparente simplicité que convoque son titre, *Objets et Mémoires* révèle l'absence de véritable projet anthropologique à la croisée entre mémoires et cultures, terrain rarement investi si ce n'est à l'initiative de quelques recherches anglo-saxonnes. En réunissant ces textes, Octave Debary et Laurier Turgeon nous montrent non seulement les caractères évident et fructueux de ce projet, mais proposent aussi quelques pistes pour mieux s'en saisir. Édité conjointement aux Presses de l'Université Laval et aux éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, *Objets et Mémoire* joue de sa position de part et d'autre de l'Atlantique pour mieux embrasser son contenu, dépassant ainsi des frontières linguistiques trop souvent barrières dans la transmission des connaissances. Ainsi, les quatorze textes qui font l'ouvrage, dont une introduction générale, sont le fait de chercheurs américains, québécois, français et suisse, pour

la plupart réunis en 2004 autour d'une journée d'étude organisée au Centre interuniversitaire d'Études sur les Lettres, les Arts et les Traditions (CELAT).

Comme souvent dans ce genre d'exercice, les contributions sont de valeurs inégales, certaines apportant plus que d'autres à l'élaboration d'une problématique partagée. *Mémoire* et *objet* sont de fait deux notions largement discutées, et la diversité des approches qu'elles alimentent rend parfois difficile la production de discours partagés. À ce titre, l'essai synthétique de Laurier Turgeon sur les relations entre mémoires et objets en anthropologie constitue certainement, plus que l'introduction, la clé de lecture de l'ensemble.

Il accompagne le parti pris épistémologique ayant présidé à la réalisation de l'ouvrage, comme Bruno Latour et Gérard Lenclud nous le donnent à lire. Alors que le premier nous rappelle qu'il faut compter avec les objets pour comprendre l'action, le second, en cherchant à épuiser la question de l'ontologie des *objets de mémoire*, place l'intentionnalité de l'utilisateur au centre du propos. Le cas limite de l'objet d'art contemporain que discute par la suite Dominique Poulot donne à ces propos un éclairage tout à fait passionnant. Dans cette perspective, la culture comme les traditions s'inventent non pas au titre d'une authenticité, d'un continuum ontologique, mais d'un dialogue entre des valeurs attributives que nous nommons le passé et le présent (Debary et Turgeon : 7).

Cette question trouve écho auprès de différentes disciplines qui, de l'ethnologie à l'histoire de l'art et à la muséologie, bénéficient ici d'élaborations croisées stimulantes. L'étude de cas d'une exposition patrimoniale en Alaska par James Clifford comme la discussion de l'exposition *le trou* au Musée d'ethnographie de Neuchâtel, en 1991, par son concepteur Jacques Hainard, montrent la portée d'une intégration réflexive des processus de production de la mémoire dans et par l'objet dans la constitution d'un discours sur l'autre. Janet Hoskins propose à cet égard les notions d'*inscription biographique* et de *réflexivité biographique*, nous permettant ainsi, dans la filiation des travaux d'Alfred Gell, de saisir les modes de relation qui unissent sujets et objets dans la définition des biographies singulières.

Un autre intérêt de ce volume est qu'il donne toute sa place à l'*oubli* en tant que phénomène mémoriel. Que ce soit avec Michèle de La Pradelle et Emmanuelle Lallemand, discutant de *Paris Plage*, ou avec Octave Debary, décrivant dans une friperie québécoise les ressorts de la mise en scène et de l'appropriation des vêtements usagés, l'oubli est une absence qui se construit, s'entretient. Elle est porteuse d'une présence, voire, comme dans le cas des bords de Seine, le principal ressort performatif de l'évènement qui se joue. Dans l'amusant témoignage bibliophile de Thierry Paquot, l'absence est alors un ressort pour l'imagination. Au contraire, pour Primo Levi, que discute Arnaud Tellier, elle est un nœud dramatique de la résolution du traumatisme.

Nous ne cacherons pas notre plaisir à la lecture de ce livre, riche et intelligemment construit. À défaut de faire programme, malgré une efficace typologie proposée par Laurier Turgeon, l'ouvrage trouve sa pertinence dans la qualité ethnographique des descriptions et la diversité complémentaire des lieux de l'analyse. Thématique oblige, mentionnons la qualité esthétique de l'ouvrage, bel objet agrémenté de quelques photographies. Celles-ci, que l'on aurait aimées plus nombreuses, ne manquent pas cependant de nous rappeler la place hégémonique qui est faite au registre visuel dans ces contributions. Nous pourrions ainsi espérer un prochain volume qui, dans la perspective ouverte récemment (Edwards *et al.* 2006 ; Howes et Marcoux 2007), engagerait le dialogue avec d'autres modalités sensorielles puisque,

comme le disent les premières lignes de l'ouvrage, c'est à partir des *sensations* éveillées par les objets du quotidien que se construit le passé.

#### Références :

EDWARDS E., C. GOSDEN et R.B. PHILLIPS (dir.), 2006, *Sensible Objects. Colonialism, Museums and Material Culture*. Oxford, Berg.

HOWES D. et J.-S. MARCOUX (dir.), 2006, *La culture sensible*. Numéro thématique. *Anthropologie et Sociétés*, 30, 3.

Olivier Wathelet

Laboratoire d'Anthropologie : Mémoire, Identité et Cognition sociale  
Université de Nice-Sophia Antipolis, Nice, France

---

Clarisse HERRENSCHMIDT, *Les trois écritures. Langue, nombre, code*. Paris, Gallimard, 2007, 510 p., bibliogr.

L'auteure de ce livre est une autorité en matière d'écritures anciennes, à la fois spécialiste de la Perse et de la Grèce, historienne de l'écriture, archéologue, linguiste, sémiologue et anthropologue. L'audace de ce livre d'une ampleur hors du commun – ne serait-ce que temporelle puisqu'il traverse 53 siècles – est, sans vouloir expliquer notre présent comme l'aboutissement de l'histoire des signes, de nous mener jusqu'à aujourd'hui en nous exposant avec une grande pédagogie l'histoire du jeu des signes, y compris celui que notre écran d'ordinateur nous renvoie au moment même où nous écrivons. Clarisse Herrenschmidt appartient à cette poignée de savants qui comprend l'origine de l'écriture, mais qui nous offre en même temps une des plus brillantes explications de ce qu'est aujourd'hui notre écriture. Elle est un penseur comme on n'en fait plus dans notre monde de spécialisation et de spécialistes. Penseur et écrivaine.

Quelles sont ces trois écritures? Le sous-titre du livre nous le dit, mais pourquoi le nombre est-il une écriture? Pourquoi le code sur lequel se construisent l'informatique et l'écriture réticulaire, l'est-il également? La lecture de ces 500 pages nous l'apprend vraiment. Quel sens donner à cette scansion qui fait que dans des cycles d'une constance étonnante - 3300, - 620, + 1936, des écheveaux sémiologiques s'achèvent? Cette question a motivé l'extraordinaire aventure de cette chercheuse experte dans des écritures et civilisations anciennes à se lancer dans les mathématiques, l'économie et finalement l'informatique. Dans le dénouement de ces écheveaux sémiologiques se lit un rapport au corps humain où les « externalisations machiniques et fluides jouent un rôle majeur » (p. 391) – ici il s'agit d'anthropologie des techniques sémiologiques. Y est en jeu un monumental processus qui corrode l'ordre symbolique par la transformation de quelque chose qui relève de l'invisible en quelque chose qui relève du visible.

L'écriture rend la langue visible, affirme l'auteure. Cela commence entre 3300 et 3100 avant notre ère à Uruk dans le sud de l'Irak, le pays de Sumer, et à peu près en même temps ou un peu plus tard à Suse en Iran élamite. C'est qu'au cours des années 1960 que la découverte est faite dans une maison susienne. On y découvre des bulles enveloppes sur lesquelles se trouve l'empreinte d'un sceau-cylindre qui, se donnant sous la forme d'une bouche, laisse